

Gianni D'Elia

Gianni D'Elia vit à Pesaro, où il est né en 1953.

Il est l'auteur de nombreux recueils de poésie *Non per chi va* (Savelli, 1980 ; Marcos y Marcos, 2000), *Febbraio* (Il lavoro editoriale, 1985), *Segreta* (Einaudi, 1989), *Notte Privata* (Einaudi, 1993), *Congedo della vecchia Olivetti* (Einaudi, 1996), *Guerra di maggio* (San Marco dei Giustiniani, 2000), *Sulla riva dell'epoca* (Einaudi, 2000), *Bassa stagione* (Einaudi, 2003). Il a fondé la revue « *Lengua* ». *Gli anni giovani* (Transeuropa, 1995) constituent une trilogie narrative. Pour la maison d'édition Einaudi, il a traduit *Les nourritures terrestres* de Gide (1994) et *Le Spleen de Paris* (1997).

L'œuvre poétique de D'Elia s'inscrit en rupture avec les lignes qui s'inspirent de Montale, d'Ungaretti. L'hermétisme hyper littéraire lui est étranger. On pourrait parler à son sujet d'un retour à la poésie de *l'impegno civile*, si par là on voulait indiquer la continuité qui le lie, par delà la rupture formaliste des années 70, à Penna ou à Pasolini. Cette poésie est inquiète de son statut culturel dans une Italie dont Pasolini avait annoncé la débâcle.

Après son premier recueil *Non per chi va*, où un sombre bilan débouche sur la conviction d'un projet poétique de grand élan, D'Elia choisit dans *Febbraio* un ensemble de formes fixes, moins par goût de la préciosité que pour donner une forme à l'histoire individuelle et collective évoquée. *Segreta*, *Notte Privata* et *Congedo della vecchia Olivetti* ont souvent été présentés comme une trilogie où le dessein du poète est précisément de narrer « *il proprio vivere e il proprio immaginare* ».

Le rejet de l'hermétisme conduit D'Elia à l'élection d'un lexique « *impoetico* » destiné à nourrir une poésie raffinée du réel le plus concret. À ce titre, un critique a pu comparer l'effort de D'Elia à celui du Céline de *Voyage au bout de la nuit*. Ce n'est pas seulement l'invention verbale et le refus de la littérature comme *distinction* culturelle qui pourrait les rapprocher, mais, de manière plus intime, la conviction que l'existence humaine doit être racontée par le menu de ses errances. À ce titre, la poésie de D'Elia est un exemple rare et bouleversant de narrativité poétique. On trouvera dans la septième section un exposé précis de la poétique de Gianni d'Elia.

Nous remercions le poète pour le choix de ses textes et Joseph Denize pour ses traductions et sa collaboration.

Oh si je dois te blesser, pour te savoir

Oh si je dois te blesser, pour te savoir –
comme la lettre collée,
le long de la rime lacérée
en plis hâtifs par une lame...

Si avant de savoir ce que tu penses
et ce que tu sens, dans ce rectangle plié,
je dois forcer le long du bord
de l'écrin qui recèle ton message...

Et te blesser ne suffit point, je dois entrer
dans la blessure avec ma main,
cédant encore aux pages le vivant
bien que tu ne peux satisfaire...

Camel Choice Quality

Même ce double solide de plastique
et de papier d'argent qui contient,
comme toute chose avec sa marque
sérielle le vide à venir

se ferme, s'ouvre, révèle
déjà de loin son miel
toxique et féroce publicisé,
bien marqué et hermétique...

C'est un plaisir tout en mélanges
que cet arôme de choix,
qu'un chameau jaune fomenté
brûlant pour des gorges plus noires...

Anneliebe

Non, tu ne sais pas ce que contient cette nuit,
les étoiles dures et serrées comme des noix
de diamant, ou les nuages blancs
qui se déchirent à la mansarde... Écoute

comment le vent s'abat sur la vitre froide
on dirait la caresse d'un voyageur,
hésitant il s'approche de ton secret
de figure confite par l'instant...

Si la route a suscité votre rencontre,
bénie soit la route du frère et de la sœur,
car tels sont pour toi l'homme et la femme
qui dort à ses côtés, par le sommeil embellie...

Ambivalence

Comme elle est reposée la paix des lames
de lumière, et comme au contraire nous sommes obsédés
par un vent qui nous tire de l'inertie
de journées consumées comme la braise... Ou bien

même cette paix qui reluit sur les murs
de la pièce dans la pénombre est une obédience
à quelque chose qui la perce comme l'ombre
que tout corps projette quand l'illumine

ou l'obscurcit une source ambidextre... Paraît alors
la feuille incendiée sur la plante, le mur
campé qui se chauffe et tout signe
disparaît pour notre inquiétude animale...

Au meilleur tennis

Ah le service en fond de cours, le beau
coup placé à l'improviste,
la réponse plus oblique au rebond
insidieux, le revers, au vol, acquis...

Et la baraque du tennis, dans l'odeur
de pétrole et de terre rouge sous
l'averse, entre les pins épineux –
et le gardien, sur le jeu interrompu...

Et au-delà du filet, sur le cours, déjà osé
et désert, dans ses lignes tracées
jadis à la craie, écoutant encore
le jet serein que le tonnerre fait taire...

Vers Termini

Ô dans la forêt de souffles si basse, pupilles
émettant la lumière qu'elles reçoivent, du bourdonnement
tendu des néons, dans l'essoufflement retenu des hydrauliques
portes qui à la hâte se serrent et pressent la cohue

déjà entrée, et l'autre qui défile et s'agrippe,
et deux jeunes filles comme plus proches compagnons de voyage
romaines dans le noir de l'iris, dans les flammes variées
de leurs cheveux, créatures adolescentes qui par leurs mains

semblent en se tenant guider le convoi bondé,
et une idée d'amour de s'incarner par les syllabes
des corps qui transmettent les secousses et de dessiner
plus chaude à l'aller une parole, tiédeur, bacilles,

car la mangeoire de la foule est la plus chaleureuse...

Sur une lettre commencée plusieurs fois

Ô comme la ville brûle aux lentes ténèbres
et une lampe illumine les pensées
étendues en lignes jaunes sur une table, dans les noirs
caractères d'imprimerie ordonnés, et une vérité

entre coups de klaxon et portières qui claquent
en bas dans la rue d'autos qui démarrent leur moteur
résonne après tant d'années se transmue d'une page,
et un dialogue serré dès l'existence de deux

ombres à présent de l'Erèbe s'anime
pour cette vie qui en nous libère l'angoisse
et il semble qu'avec elle se grave brûlant
le Phénix d'une raison et d'une réalité entrouvertes...

Ces poèmes font partie de la première section de *Notte privata*, intitulée *Controfigura*
Notte privata © Einaudi, 1993

XXXVII

« C'est un vent qui vient des Balkans,
de la Sibérie, un vent qui grogne
et fauche, souffle, siffle, enfile la branche

dans l'entrebâillement glacé de la porte
de la mansarde, chante faux, comme un frein,
tout en poussant aux pâturages les nuages

qui s'écoulent tel un bouillon, contre le gris
du ciel, si haut... vivre dans l'éclair
du vent terrestre de l'histoire, de l'Atlantique,

peut faire peur, depuis que le monde est tout
entier sous nos yeux et dans nos cœurs
comme un bien délirant de douleur ; non,

nous n'étions pas faits pour tous les lieux, nous, pour tous les deuils,
et nous n'avons pas une conscience assez grande
pour prendre sur nous tout le mal du monde ;

nous avons perdu le lieu, et gagné
tout le mal, pendant que le pouvoir assaille
le globe, pour en faire fourrage et marché ;

et toujours plus coupable et impuissante,
laissée seule, la conscience des gens
se repaît des denrées et du vulgaire... »

Il parlait ainsi, mon maître bienveillant,
qui en acquiesçant encore derrière ses lunettes noires
me répondait, en déambulant sur le môle...

Et plus il parlait, plus grandissaient sa rage et son dépit :
« D'ici à Bologne, oui, s'étend la Riviera,
la nature dore ici une histoire noire...

Les nôtres, qui semblent noirs, sont des temps noirs,
et seul une présence qui soit action
défend notre passion offensée...

Le carnage de Bologne est fondateur
d'une ère de mensonge et de honte,
si vérité et justice ne comptent plus...

Comme la brèche dans le mur de la gare
totem du vide de cette nation,
voici, la basse saison est en scène...

O rien de moins qu'au lieu de la pensée
tous communiquent, plus personne ne pense,
la plupart croyant pouvoir se passer

de la sensation directe des choses, en fumée,
à un écran toujours bavard et allumé?...
Dans les rets, comme les poissons de la mer,

et si stupides et convaincus de nager,
désormais inutiles au vrai qui nous assaille,
voilà la basse saison épocale... »

Critique et triste, sur le môle il parlait
ainsi avec ce moi-même, car j'étais seul,
mon maître, toujours proche et bienveillant :

« Et on se croirait en pays étranger,
économie, politique, un dix-neuvième sombre...
Vain film de sagas monstrueuses, vides,

la télé, la même, obscène, nous envahit...
Les scooters, leur gueule infernale,
la production d'automobiles, abyssale,

l'insupportable téléphone portable...
Apprendre aux jeunes à se promener...
Sur ce dimanche, comme sur les autres,

il serait juste que règne un silence complet...
Les milliardaires qui jouent au ballon, en short,
et tous les autres milliardaires à leurs sports...

Il n'y a jamais eu d'idéologie
aussi forte que celle du marché...
Le voici, avec Agnelli, sur les gradins...

Tu te souviens de Kissinger, du lâche
qui a fait éliminer Allende au Chili
avec des milliers de camarades?... »

Je me souviens, oui, voulais-je lui dire,
que nous avons quelque chose dans le cœur, comme
l'amour, nous nous sentions si forts, en voulant

être doux, et depuis ce jour-là,
nous sommes comme fous... je m'en souviens, oui,
de ce rêve, muré dans un cauchemar hostile...

Et je repris en moi l'essor
d'une mémoire qui nous fait trembler
encore de joie et de malaise, comme hier...

Ainsi, dans une nuit de la Riviera,
il se mit dans mon cœur à murmurer
des rimes ardentes, cet homme absent...

Et même de la littérature il disait qu'il fallait
oublier les lettres paternelles,
et chercher d'autres frères, et d'autres sommets...

Ensuite, il devint strictement littéraire :
« Le vers est peut-être l'essence de la prose,
comme l'est le chant de la pensée,

la racine carrée du phrasé,
rythme qui creuse un mètre et le ponctue ;
et, comme se ferme et s'élargit le soufflet

de l'accordéon, dans le sens contredit
par le recours qui revient sur lui-même,
voilà le dire qui ajoute autre chose... »

Et je regardais, à nouveau allumée, la Riviera
des nombreuses villes face à la mer,
qui scintillait dans la nuit noire ;

et cette lumière qui brillait me semblait
pulser avec la voix qu'elle écoutait ;
et l'on entendait la course des trains,

comme par une nuit déjà estivale,
écho fuyant, faisant en sorte que tu écrives...

.....

Bassa Stagione © Einaudi, 2003

Réponses au questionnaire

1) L'évolution d'un espoir : que revienne la langue parlée, que finisse la seule écriture. Que revienne l'avant-garde de la tradition : Dante, Leopardi, Pasolini. La poésie italienne se renouvelle, dans les années 1980, avec les poètes dialectaux, que nous avons appelés *néo-vulgaires* dans la revue « Lengua » : Franco Loi, Franco Scataglini, Raffaello Baldini, Amedeo Giacomini, entre autres.

Ils représentent la véritable évolution, au-delà de la ligne de la religion du langage (Giudici, Zanzotto), hyper- ou super-scripturale. La ligne du poème ininterrompu de Luzi, et aussi sa manière de s'opposer ouvertement à la guerre et au gouvernement honteux de Berlusconi, nous donnent un espoir, contre les deux stéréotypes de l'académie italienne : le néo-classicisme et le néo-avant-gardisme officiels, en pleine reprise, après la mort (et la liquidation critique) de Pasolini.

2) J'écris des vers, et j'écris des articles pour « L'Unità », un mélange de proses décennales, inédites : *L'oisiveté de la Riviera*. L'intertextualité y est continue : de la prose à la poésie, et de la poésie à la prose.

3) Action translinguistique : traduction, du prélinguistique de la vie au linguistique du sentir, à l'utopie de la conscience...

4) Oui, comme dissentiment et opposition au pouvoir, déclaration de non-citoyenneté : c'est avec Pasolini que naît le poète incivil...

5) Le poids de la gratitude envers ses poètes, Baudelaire en premier, relu avec la contribution décisive de Mario Richter. L'affection profonde pour mon ami disparu, Bernard Simeone, à qui je dois de très belles traductions, et pas seulement : une attention critique, qui à l'époque me manquait en Italie. J'estime énormément Hédi Kaddour, et j'ai traduit quelques poèmes (avec un grand transport) de Jean-Michel Maulpoix. Je suis reconnaissant à Philippe Jaccottet pour un beau message et à Franco Buffoni pour ses séminaires de traduction avec des poètes français.

Traduit par Joseph Denize